

« Corona » ou bien : L'illusion chancelante de la réalité
« L'irruption » du virus telle une « effraction » dans notre conscience
Irene Diet

*« Lorsqu'il semble un jour des Dieux qu'ils eussent disparu,
comme s'ils n'étaient plus là, comme si l'humanité était délaissée par eux,
du fait que les êtres humains sont censés en recevoir les impulsions,
alors c'est plus que jamais le moment de rechercher la sagesse des Dieux là où
celle-ci s'est dissimulée et moins que jamais le moment de se plaindre de sa disparition.
Rudolf Steiner, le 17 juin 1923¹.*

Si quelqu'un m'avait dit, au changement d'année 2019/20, qu'en quelques semaines, les gouvernements proclameraient une interdiction mondiale de contacts mutuels, que l'on fermerait les frontières, les écoles, les magasins, restaurants, bureaux, entreprises et les associations et clubs et qu'un flot sans cesse renouvelé de peurs se répandrait quotidiennement sur les gens par les médias — à cause d'un virus qui est censé amener la maladie et la mort, par millions ; si quelqu'un m'avait dit que toute remise en question de l'événementiel viral serait ignorée ou stigmatisée comme relevant de la théorie de la conjuration ; si quelqu'un m'avait dit qu'ici, en Allemagne, j'aurais rencontré de singulières silhouettes masquées déambulant dans les rues qui s'évitent les unes les autres et restent à distance ; si quelqu'un m'avait dit que les Anciens, mis à l'isolement par la politique, choisiraient d'avoir recours au suicide face à la solitude, et donc à l'instar de celui qui par peur de la maladie préfère se donner la mort ; si quelqu'un m'avait dit tout ceci : *Je ne l'aurais pas cru.* J'eusse ri de lui à cause de son imagination barbare, abstruse et je n'eusse jamais repensé ou médité une seconde de plus sa prophétie.

Cette expérience de l'imprévu, de l'inconcevable et de l'incompris, je la renouvelle chaque jour depuis l'apparition de la crise. Elle se condense et certes de manière telle que toute possibilité de prévision m'est dérobée. Oui, à certains moments, je remarque que chaque représentation qui commence à se former en moi — sur le passé, le présent mais avant tout aussi sur l'avenir — disparaît ensuite. Aussitôt qu'il en naît une nouvelle, une autre vient se placer au-dessus de celle-ci et la détruit. Et à partir de cet élément visible et palpable, auquel je suis accoutumée, qui disparaît et à partir du calme intérieur qui se répand en moi, une question se met à retentir : *Qu'est-ce que la réalité ?*

L'impossibilité, déclenchée par la crise de la corona, de replacer des événements souvent paradoxaux dans un contexte de pensée logique, peut mener à une sorte de « dislocation » de la sensation de réalité. Cette « dislocation » pourrait être comparée au déplacement des coulisses d'un théâtre, à l'occasion duquel la-derrière ce n'est bien entendu pas la scène nue qui apparût, mais plutôt le penser que l'auteur a placé à la base même de la pièce jouée sur la scène. Cette sorte complètement nouvelle de considération s'ouvrant ainsi va être présentée ici comme une amorce. Ce ne sont plus les événements en tant que tels, qui se trouvent au centre, mais c'est plutôt l'expérience de l'âme qui peut s'enflammer à partir de l'événement singulier. Je suis bien consciente de la qualité inhabituelle de ma façon de procéder. Je suis aussi consciente que cette tentative porte tous les signes d'une « première » et par conséquent elle est imparfaite. Néanmoins, Je voudrais la faire participer au lecteur intéressé, car Je pense que nous nous trouvons aujourd'hui au début d'une évolution qui rend une telle activité de l'âme non seulement possible mais encore nécessaire. Des événements à venir continueront de renforcer encore la coloration paradoxale décrite ci-dessus de ce dont on peut faire l'expérience.

L'expérience de l'âme qui entre ici en considération, je la connais à partir de mon travail sur les textes de Rudolf Steiner. Pourtant cette expérience ainsi vécue entre « par une autre porte » dans le monde de mon expérience. Le point de départ n'est pas un penser concentré, s'éprouvant lui-même, comme dans le travail sur les textes de Rudolf Steiner, un penser qui, d'une part, défait ce qui tient à sa nature sensible habituelle et d'autre part — en conciliant celle-ci par la texture idéale des phrases de Rudolf Steiner — fait pressentir une nouvelle sorte de nature du sens. Cela étant, j'éprouve à présent qu'il se passe quelque chose d'analogue dans la forme du destin — en agissant sur moi « de l'extérieur », au moyen des impressions sensorielles se détachant des contextes de sens habituels, et prenant naissance du courant de la vie elle-même. Dans la participation expérimentable recherchée à l'événement extérieur, se détachent des « contextes » plutôt acceptés comme allant de soi, et dans la fêlure s'ouvrant, ce regard-là inaugurant plonge qui accompagne l'activité de l'âme, laquelle devient désormais possible.

Cette activité de l'âme fut décrite à plusieurs reprises par Rudolf Steiner et en premier lieu, « de manière philosophique ». Cet arrière-plan philosophique va rester inexprimé ici ; mais pour le connaisseur de *La philosophie de la liberté*, de telles relations ne lui échapperont certainement pas. Lors du « déplacement » des coulisses du théâtre, mentionné plus haut, il s'agit notoirement d'un début d'expérience qui se situe au-

¹ Rudolf Steiner : *L'année du destin 1923 dans l'histoire de la Société anthroposophique. De l'incendie du premier Goetheanum au Congrès de Noël (GA 259)*, Dornach 1991, p.155.

delà de la constitution de la conscience ordinaire [l'expérience d'un « état d'exception », *ndt*]. Dans ses écrits anthroposophiques, Rudolf Steiner caractérisa cela comme un « deuxième éveil » qui présente des analogies avec l'éveil du dormeur en train de rêver. On va premièrement tenter une description de cet éveil. Je veux dire notoirement qu'une toute nouvelle façon de comprendre les événements du monde peut en résulter et de celle-ci une nouvelle forme d'action leur correspondant peut se découvrir qui a la capacité de se placer dans une relation conforme à la réalité vis-à-vis de la naissance qui s'annonce de la détresse de la vie de l'âme vraie et même *in-dispensable*^(*).² Dans un premier pas, je voudrais reprendre pour cela un événement qui eut lieu immédiatement autour de Rudolf Steiner : l'incendie du [premier, *ndt*] Goethéanum et ses conséquences.

Le Goethéanum disparu

Six mois après l'incendie du Goethéanum, une assemblée générale de la Société anthroposophique eut lieu, à l'occasion de laquelle Rudolf Steiner donna une allocution qu'il commença par ces paroles :

Ce sera aussi à moi de vous parler en effet, aujourd'hui, *autrement et avec d'autres raisons* que celles pouvant survenir lors des assemblées dans les années passées. Car nous nous trouvons, en effet nous restons même, sous l'emprise du décès de notre édifice anthroposophique aimé, le Goethéanum.³

Autrement que jusqu'alors, Rudolf Steiner pouvait donc parler à partir de ce jour, nonobstant le fait que ceux qui se trouvaient assis devant lui, restaient encore secoués par une expérience profondément bouleversante. Quelques-mois plus tôt, l'édifice — point central de la compréhension de soi en laquelle ils croyaient se dressant à l'intérieur d'un monde à l'esprit plutôt « hostile » — était parti en fumée. Tout ce qu'ils avaient ressenti comme leur « fierté », parce que cela avait pris une forme visible, palpable, audible et sensible, alors qu'en son essence, cela n'est véritablement pas visible, ni palpable, ni audible et ni sensible et ce qui — au moyen d'une existence extérieurement perceptible — leur avait apporté une certitude intérieure, avait donc été la proie des flammes.

Presque un semestre était passé depuis cette commotion. Cela étant, il y eut un nouvel espoir : la somme de trois millions de francs suisse, attendue de la part de l'assurance avait été accordée. Ces trois millions marquèrent l'allocution du président d'alors du *Bauverein*, Emil Grosheintz, laquelle précéda celle de Rudolf Steiner.⁴ Grosheintz y exprima l'attente générale visant à *revenir* aussi vite que possible — par un édifice nouveau — *sur l'incendie*. Ceci valait pour lui à l'instar d'un « appel à l'acte ».⁵ À la fin de son propos, il pria même les personnes présentes de se lever en signe qu'elles voulaient se rattacher à la volonté qu'il venait d'exprimer. Le protocole de l'assemblée fait mention que l'ensemble des auditeurs se sont effectivement levés.⁶

C'est dans en pleine tension et avec une joie anticipée qu'on attendit dès lors l'allocution de Rudolf Steiner. Car on espérait que le « *Doctor* », comme si souvent, accomplirait un prodige et qu'il érigerait de nouveau un édifice tout aussi beau — sinon même encore plus beau !

La grande désillusion

Rudolf Steiner s'adressa alors à ses auditeurs plongés dans une situation particulière de leurs âmes : préparées par un « destin extérieur », l'incendie du Goethéanum, ses paroles pouvaient plus que jamais devenir un « destin intérieur ». Mais celui-ci intervint à l'instant même où l'être humain commence à *devenir conscient* de sa propre activité d'âme qui se reflète aux événements du destin en se trouvant pour ainsi dire « ricochée » par ceux-ci.

Le premier pas que ce devenir conscient rendit possible fut donc une *dés-illusion* : l'attitude de base de Rudolf Steiner qui s'annonça dès le début, révéla qu'il ne voulait pas accomplir le prodige espéré — la reconstruction du premier Goethéanum. Au lieu de parler notoirement de la reconstruction à venir, il caractérisa l'attitude de l'âme de ses auditeurs. Et il fit cela d'une manière telle que la désillusion qu'il

2 Voir Rüdiger Blankertz : *Soll die Seelennot der Gegenwart durch Geisterkenntnis « behoben » werden ? [La détresse des âmes du présent est-elle censée être « ôtée » au moyen d'une connaissance de l'esprit ?]*, dans : *Agora — Transzendentes zur Zeitlage. Magazin* 12/2017, pp.17 et suiv.

(*) [*not-wendig* = nécessaire, indispensable, soit aussi au sens d'une détresse de l'âme « non-maniable » qu'on ne peut manier. Une « nuance voulue » e la part de l'auteur peut échapper ici au lecteur français. *ndt*]

3 *Ansprache bei der zehnten ordentlichen des Vereins des Goetheanum [Prises de parole lors de la dixième assemblée générale ordinaire de l'association du Goethéanum]* le 17 juin 1923, dans *GA* 259, p.146. (Soulignement en italique de I.D.)

4 Voir à l'endroit cité précédemment, pp.547 et suiv.

5 Voir à l'endroit cité précédemment, p.549.

6 Voir à l'endroit cité précédemment, p.551.

déclencha chez eux, s'annonça également dans ses paroles. Mais celle-ci venant pour ainsi dire « d'un autre côté », en doublant avec cela leur désillusion propre par celle que lui exprima. Rudolf Steiner expliqua :

J'eusse pu me représenter, en effet, qu'au moment où le terrible malheur nous a frappé, il eût pu y avoir des âmes aussi parmi les anthroposophes qui eussent dit : oui, pourquoi donc les bonnes puissances spirituelles ne nous ont-elles pas protégés dans ce cas ? Est-on capable de croire en la vigueur d'un mouvement qui se voit abandonné de cette manière par les bons esprits ? Une telle idée se rattache justement à ce qui est extérieur, elle ne se rattache pas à ce qui provient, sans se laisser déconcerté par quelque chose d'extérieur, purement et simplement de l'intérieur, du centre même de la cause. Si l'on veut prendre cela au sérieux que des dispositions d'esprit, des idées, notoirement des impulsions de conscience, sont bel et bien des réalités, alors on doit croire en celles-ci-mêmes [...], et non pas dans les assistances qu'elles peuvent avoir de l'extérieur, mais plutôt dans leur vertu propre. Car il nous faut être sûrs que ce qu'on puise à partir de telles impulsions, malgré tous les semblants extérieurs d'insuccès, en vient à son juste but, au but qui leur est prescrit dans le monde spirituel ; *même si ensuite, cela se trouvait totalement réduit à néant tout d'abord un jour par les circonstances extérieures dans le monde extérieur.*⁷

Il se peut que ces paroles aient agi à l'instar d'une claque sur les auditeurs de Rudolf Steiner. Car avec cela notoirement, non seulement, il fracassa l'attente exprimée par Gosheintz, celle d'ériger de nouveau ce Goethéanum, auquel on était redevable de sa conscience de soi et de son sentiment de valeur de soi comme « anthroposophe ». En même temps il caractérisa l'attitude d'âme qui avait seulement conduit à cette attente, et certes une telle attitude *ne* pouvait *pas* être celle anthroposophique, en effet, car elle était indigne d'un anthroposophe. Car au lieu de se tourner vers le faire extérieur, Rudolf Steiner en appelait à ce qui « *provient du centre intérieur de la cause elle-même* ». On devait se rattacher aux « *impulsions de conscience, et non pas aux assistances qui eussent pu venir de l'extérieur, mais plutôt à leur vertu propre* » à ces impulsions. — Or, qu'elles étaient ces « impulsions de conscience ? »

Entre courage et doute

Pour les personnes présentes, un gouffre d'entendement dût s'être ouvert ici soudain. L'impulsion d'ériger de nouveau le Goethéanum n'était-elle nonobstant pas pour celles-ci comme telle, une « impulsion de conscience » exigée par Rudolf Steiner ! Celui-ci continua d'expliquer :

Celui qui veut démontrer ou réfuter, à partir de l'extérieur, la vérité ou la non-vérité de l'esprit, se trouve sur une voie fautive ; car il ne se trouve pas au centre des impulsions spirituelles, mais plutôt en dehors de celles-ci. Pour le jugement de ce dont il est question ici, c'est purement et simplement le plus intime de l'âme du cœur humain (*Menschengemüt*) qui fait autorité et jamais un contexte extérieur quelconque.⁸

Ceux qui avaient des oreilles ouvertes, pouvaient entendre ceci : *en vérité*, la reconstruction du Goethéanum réclamée par eux était une signe de leur doute dans l'anthroposophie. Pour préciser, le fait d'avoir pris pour VRAI son SIGNE (*deren Wahr-Zeichnen*) — à savoir l'édifice — qui pouvait partir en flammes : ceux-ci n'avaient-ils pas éprouvé ainsi — au fond de leur soi — une sorte de faiblesse de cette impulsion spirituelle ? Le doute qui s'était enflammé tout d'abord à la disparition extérieure du Goethéanum, passa dès lors dans leurs âmes-cœurs (*Gemüter*) : qu'est-ce donc, *en moi*, ce que je peux caractériser à bon droit comme « l'élément anthroposophique » [vivant, *ndt*] ? Le désir qu'arrive la reconstruction n'est-il pas nonobstant — au fond — une déclaration du doute qui est mien, de mon hésitation dans la cause anthroposophique. Ce que j'ai conservé comme le noyau de mon « être-anthroposophe », c'est le doute en l'anthroposophie elle-même ! — La fière compréhension de soi qui venait encore d'être très clairement manifestée eu égard à la déclaration « remplie de courage » pour tout le visible de la chose, se voyait donc réduite à néant. Et à l'intérieur même de ce doute retentirent ces paroles : « Pour le jugement de ce dont il est question ici, c'est purement et simplement le plus intime de l'âme du cœur humain (*Menschengemüt*) qui fait autorité et jamais un contexte extérieur quelconque. »⁹

L'incendie avait dérobé aux personnes présentes le signe extérieur visible de leur être-anthroposophe. Cela étant, elles perdirent cependant la confiance intérieure dans la vérité de leur réaction d'âme à l'événement de

7 Rudolf Steiner : *Allocution*, à l'endroit cité précédemment, pp.147 et suiv.

8 À l'endroit cité précédemment, p.149.

9 *Ebd.*

l'incendie. Car dès lors, il fut désormais évident : ce soi-disant « intérieur » était au fond aussi un « extérieur ». Comme un « intérieur », cela n'avait été rien d'autre qu'une *réaction* (naïve et banale) à l'événement extérieur. Mais qu'était-ce donc ensuite, ce « *au plus intime de l'âme du cœur humain* », qui uniquement « *pour le jugement de ce dont il est question ici* » peut faire autorité ? *Peut-il y avoir une « intérieur », qui est plus que simplement une réponse à un événement extérieur ?*

C'est le penser matérialiste, qui ne fait toujours ici qu'attendre un « être », là où ont lieu des processus de construction. Or là où une destruction commence, « l'existence » s'efface pour ce penser. Cependant, « l'esprit » si souvent cité n'apparaît plus dans le devenir du physique visible, mais au contraire seulement dans son anéantissement : « Car le spirituel », dit Rudolf Steiner, « se montre en sortant^(*) des choses, là où celles-ci commencent à se défaire. »¹⁰

Ressentir et saisir ceci de tout son essence/être, c'est ce qui relève des tâches les plus ardues et les plus douloureuses de ceux pour qui l'œuvre de Rudolf Steiner est un contenu de vie. Pourtant c'est dans le même temps leur tâche la plus importante, car c'est seulement ainsi que les processus de mort dans lesquels se trouve aujourd'hui toute l'humanité, peuvent être consciemment accompagnés.

Ce « déplacement » de l'image habituelle du monde, provoqué aujourd'hui par la pandémie et déjà mentionné à l'entrée de cet article, ainsi le pensé-je, est pour ainsi dire exigé par les phénomènes mondiaux actuels. Cela peut mener à un éveil qui — à un degré autre — ressemble à cet éveil, par lequel le dormeur rêveur passe à la conscience du jour.

Éveil à partir de ce qui est donné

On va décrire ce processus dans ce qui va suivre tel un exemple d'éveil qui commence. La première expérience que je peux faire dans la disparition de ma « sensation de réalité » habituelle se réfère au caractère de cet état passé. Je comprends que ce qui a valu pour moi auparavant comme « réalité » semblait constamment existant ; chaque matin, cela émergeait sans cesse du « néant » du sommeil. Pourtant la compréhension de soi avec laquelle cela apparaissait, n'était pas complètement consciente pour moi. Cette compréhension de soi immuable, se retire à présent seulement du « déplacement » lui-même pour entrer dans ma conscience.

Étant donné que cette expérience se renouvelle presque sans arrêt depuis l'apparition de la « crise de la corona », je peux commencer à observer particulièrement bien cet état. Ce sont directement les bouleversements que j'éprouve face au paradoxe extrême surgissant des événements et processus, qui permettent de me faire entrer constamment dans cet état.

La première expérience que je peux faire à partir de la vision de ma nouvelle situation d'âme ne se réfère donc pas à celle-ci, mais plutôt à ce qui est passé. Avec étonnement je constate — en regardant en arrière — que pour moi, cet « élément ainsi donné » a été inconscient dans son caractère donné. Mais en même temps, c'est ce qui valait pour moi comme « le réel », comme « la réalité ». Mais à présent cette sensation de « réalité » autrefois inconsciente se déplace et dans la faille ainsi apparue un espace s'ouvre qui est d'une tout autre nature que ces espaces de l'âme qui avaient valu autrefois pour moi comme « réalité ». Ceux-ci étaient des espaces « remplis » — à savoir remplis de sentiments, d'idées, de représentations etc., qui consistaient en ce qui s'était formé en moi en réponse à un « élément objectif » extérieur ou intérieur. À l'intérieur de ces espaces d'âmes remplis de « contenus » parfaitement déterminés (et entre ceux-ci) j'avais bien la capacité d'aller chercher divers éléments, de les observer, de réfléchir sur eux ou bien de les ressentir, c'étaient nonobstant constamment des considérations, idées ou sentiments qui s'étaient installés — pour ainsi dire d'eux-mêmes — par le contenu donné.

Mais à présent je découvre un espace d'âme totalement nouveau. C'est un espace « libre-de-contenu », qui se révèle dans la faille de mon expérience modifiée. C'est seulement cet espace d'âme qui me permet, librement — sans prédétermination — de devenir active. Mais à cette expérience je reconnais que mon activité d'âme avait été jusqu'à présent marquée constamment de quelque chose — et certes de *quelque chose de déterminé* —, en effet en étant « attaché » à ce quelque chose. En tant que partie d'un monde d'objets dans l'intérieur de la vie de l'âme, la qualité de ces éléments autrefois donnés m'apparaît maintenant. Cette prédétermination est à présent levée. Au tâtonnement de cet espace d'âme, j'éprouve en outre que celui-ci — à la différence des espaces de contenu d'âme « donnés » — persiste seulement ensuite et aussi longtemps seulement *que je suis capable de maintenir l'activité intérieure, résultant de la dissolution de ma conscience objective*. Il se brise aussitôt en lui-même lorsque je mollis dans cette activité d'âme qui a le caractère d'une recherche tâtonnante. J'y tâtonne pour ainsi dire à cette occasion cette activité même en propre dans laquelle moi-même, en tant qu'investigatrice, je tente de l'explorer.

10 Conférence du 23 mai 1916, dans Rudolf Steiner : *Questions d'art et de vie à la lumière de l'anthroposophie (GA 162)*, Dornach 2000, p.23. [Le verbe utilisé ici par R. Steiner, implique nécessairement une idée « d'éclosion » car il est employé surtout pour la sortie de l'imago hors de la chrysalide, *ndt*]

Lors qu'une considération plus large, à présent devenue possible, de cette activité d'âme se référant à elle-même, je peux reconnaître que ce qui était autrefois « donné » et qui se dérobe à moi à présent, n'a été en aucune façon d'une telle homogénéité, comme cela m'était apparu autrefois — sans que j'en fusse devenue consciente. À présent je remarque qu'elle consistait en « fragments » divers, qui telles des parties isolées et dépourvues de cohésion, maintenaient leur semblant de communauté seulement parce qu'elles étaient apparues toutes l'une après l'autre, ou bien aussi dans le même temps, « en moi ». À présent je reconnais : chacun de ces fragments isolés de ma « réalité » d'autrefois, se rapporte à une partie de ce que j'appelle « ma vie ». Ce sont des parties qui se sont formées dans le cours extérieur de cette vie et qui reflètent simplement celui-ci dans ma conscience ordinaire à l'instar d'une représentation. Et ainsi ma « réalité » d'autrefois apparaît donc comme un ensemble de représentations qui se mettent à part d'elles-mêmes à présent, à partir de la vision dont je dispose dans mon nouvel état, comme des formations rêveuses. Je ne m'étais pas interrogée quant à la cohérence interne de ces formations, elle me semblait donnée. Mais à présent je vois : une cohérence interne *imaginable* entre des « fragments isolés de réalité » n'est « en soi » absolument pas existante.

En chemin pour la réalité

Comme celui qui s'éveille du sommeil reconnaît que la cohésion vécue dans le rêve entre les images individuelles du rêve a été une illusion, ainsi reconnais-je à présent l'aspect illusoire de la cohésion éprouvée autrefois par moi entre les fragments épars de la vie. Cette illusion se démasque comme telle au moment où je tente de *penser* une cohésion entre ces éléments simplement donnés. Ceci s'avère à présent notoirement impossible.

La conscience du sommeil ou selon le cas du rêve, qui constitue mon quotidien, je la reconnais comme telle au moment où — tel qu'à la suite du ton douloureusement stupéfiant des trompettes événementielles du monde — je devrais complètement m'éveiller hors de cet état. Mais cela étant, il devient évident que ce qui me fut donnée comme ma « réalité » ancienne, m'a aussi créée « moi-même ». Ou, autrement dit : mon « soi » habituel disparaît dans la mesure où la « réalité » qui n'est que rêvée de mon ancienne sensation de soi, m'échappe. Car le « sol intérieur » se dérobe sous moi sur lequel je m'imaginai me trouver et à partir duquel — c'est ainsi que je ne peux qu'à présent le reconnaître — j'ai aussi reçu ma conscience de soi.

L'« expérience-Je-soi » d'alors s'avère dans sa perte comme une illusion pareille à celle de l'expérience d'alors du monde qui m'entoure.

En étant ainsi projetée en dehors de la conscience rêveuse quotidienne, un sentiment de peur et de solitude se fait tout d'abord valoir aussi. Dans la mesure où je deviens conscient de moi et où je commence à accompagner moi-même en pensant ce processus d'éveil, quelque chose d'autre se fait jour. Tout doucement et parfois en étant même à peine audible, une certitude intérieure retentit de sorte que les expériences décrites ici sont le début de ce que je pourrai caractériser à bon droit comme une « réalité » — pour préciser cette réalité qui est réapparue déjà à l'instar d'un pressentiment alors, dans l'observation du penser lors de l'étude des textes de Rudolf Steiner.

La remise en question, touchée du doigt pour nous aujourd'hui par les événements mondiaux de la sensation de réalité ordinaire, le lecteur des textes de Rudolf Steiner, en devenant conscient de lui-même, peut en faire une expérience plus exacte et plus différenciée. Cette remise en question a toujours lieu ensuite lorsqu'il abandonne la dimension habituelle de sa lecture constamment orientée sur ce qu'on appelle le « contenu » textuel et qu'il commence à s'observer lui-même dans son faire-pensant. Cette auto-observation débute au moment où il se surprend en train de plaquer sa propre compréhension du texte sur la parole même de Rudolf Steiner et d'étouffer ainsi celle-ci — sans le remarquer ni en avoir conscience.

Le cheminement s'ouvrant ainsi sera plus qu'une réinterprétation rêveusement intellectuelle des exposés idéels et occultes de Rudolf Steiner. Il deviendra un cheminement de l'âme de plus en plus consciemment parcouru et clairvoyant dans un domaine qui a été caractérisé par Rudolf Steiner comme un « monde spirituel ». La première expérience, décrite ici dans l'amorce de l'apparition d'une réalité vraie, se réfère à l'expérience du seuil du « monde spirituel ». Tout pas ultérieur dépendra de la formation d'un organe de perception de ce qui se trouve au-delà de ce seuil — tel que le précise la parole de Rudolf Steiner rédigée dans le texte anthroposophique — mais afin que dans ce qui a été placé au sein de notre monde d'illusion intellectuelle, nous puissions la redécouvrir cette fois de la manière juste et par notre force propre.

Die Drei 11/2020.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Irene Diert: est née en 1959 à Leipzig. Études d'histoire et philosophie ; en 1985, elle déménage à Paris et poursuit ses études à la Sorbonne. Depuis 1989 elle est exclusivement active dans l'anthroposophie. Auteure de nombreux articles. Directrice de séminaires et de cours et conférencière. Depuis 2002, elle vit à Berlin.